

*Que
sais-je ?*

LES THÉORIES ÉCONOMIQUES

PIERRE DELFAUD



RESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

Imprimé en France
Imprimerie des Presses Universitaires de France
73, avenue Ronsard, 41100 Vendôme
Mai 1986 — N° 31 749

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	5
CHAPITRE PREMIER. — Approches globales par le processus production-répartition-accumulation	9
I. Le circuit des Physiocrates, 9. — II. La dynamique grandiose des Classiques, 13. — III. Les contradictions du capitalisme dans l'économie politique de Marx, 26.	
CHAPITRE II. — Approches microéconomiques par l'équilibre	35
I. La nouvelle théorie de la valeur et ses implications sur le calcul économique, 37. — II. L'ajustement des marchés et les équilibres partiels, 47. — III. L'équilibre économique général et l'optimum pour une économie d'échange, 59.	
CHAPITRE III. — Approches dynamiques par le déséquilibre	67
I. Les ressorts de la dynamique économique, 68. — II. La macroéconomie keynésienne, 73. — III. Les modèles de croissance, 87.	
CHAPITRE IV. — Les analyses contemporaines : reformulations, élargissement et « retour aux sources »	97
I. La théorie du capital et de l'accumulation, 98. — II. La théorie de l'équilibre général et du bien-être, 103. — III. La théorie de la monnaie et de l'information, 112.	
CONCLUSION	123
BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE	125

Les théories économiques

QUE SAIS-JE ?

Les théories économiques

PIERRE DELFAUD

Professeur de Sciences Economiques à l'Université de Bordeaux



DU MÊME AUTEUR

Problèmes méthodologiques des comptes économiques de l'agriculture, Ed. Cujas, 1971.

Nouvelle histoire économique, t. 2 : Le xx^e siècle (en collaboration avec Pierre Guillaume), Ed. Armand Colin, 1^{re} éd. 1976, 3^e éd. 1980 (traduit en espagnol).

Keynes et le keynésianisme, PUF, 1^{re} éd. 1977, 4^e éd. 1986 (traduit en espagnol et en portugais).

Espace régional et aménagement du territoire (en collaboration avec Joseph Lajugie et Claude Lacour), Ed. Dalloz, 1^{re} éd. 1979, 2^e éd. 1985.

Notions essentielles d'économie, Ed. Sirey, 1983.

ISBN 2 13 039402 7

Dépôt légal — 1^{re} édition : 1986, mai

© Presses Universitaires de France, 1986
108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris

INTRODUCTION

1. **Théories et doctrines économiques.** — Même s'il est impossible de dissocier absolument les deux approches, l'évolution de la pensée économique peut être envisagée de deux manières. D'un point de vue doctrinal, on retracera l'enchaînement des courants et des écoles qui ne se bornent pas à constater et à expliquer les phénomènes économiques, mais qui les apprécient en fonction de conceptions éthiques et préconisent certaines politiques en conséquence. Sur le plan théorique, on se préoccupera uniquement d'élucider les mécanismes de l'activité économique, d'en déceler les rapports, de définir les concepts qui constituent autant d'instruments d'analyse dans une démarche scientifique. Un ouvrage de cette même collection était déjà consacré aux *Doctrines économiques*, par Joseph Lajugie (1) ; le présent volume en est le complément.

2. **Théories et méthodes économiques.** — Comme pour toute science, la méthodologie économique combine nécessairement approche inductive fondée sur l'observation des faits et approche déductive construite logiquement à partir d'un ensemble donné d'hypothèses. Aucune théorie ne peut prétendre

(1) « Que sais-je ? », n° 386, 1^{re} éd. 1950, 13^e éd. 1982 (cette dernière, mise à jour avec la collaboration de P. Delfaud).

être exclusivement fondée, ni sur la première : tout recueil de données nécessite au moins, en préalable, la définition de catégories pertinentes ; ni sur la seconde : même les propositions concernant le comportement rationnel d'un *Homo economicus* reposent sur l'introspection qui est déjà une première forme d'observation. Toutefois, la place faite à chacune de ces approches varie sensiblement suivant les auteurs et les écoles.

Ainsi, un premier courant a-t-il toujours privilégié la recension et la prise en compte du plus grand nombre possible de faits observés, par opposition à la formulation de lois analytiques, fondées sur la sélection d'un corps limité d'hypothèses de départ. Si les apports d'une telle démarche à la science économique ne sont pas négligeables, ils restent le plus souvent contingents à la réalité du moment. Aussi avons-nous délibérément choisi de ne pas en traiter dans les limites de cet ouvrage, qu'il s'agisse de l'« historisme » du siècle précédent (2), de l'« institutionnalisme » (3) au début du nôtre, ou des approches « structurales » contemporaines (4).

Dans les limites ainsi définies de « l'analyse éco-

(2) Développé pendant toute la deuxième moitié du xix^e siècle, principalement en Allemagne et en Autriche, avec les auteurs de la « première école historique » : W. Roscher, B. Hildebrand, K. Knies... puis de la « seconde école historique » : K. Bücher, W. Sombart, Max Weber, G. Schmoller, etc.

(3) Principalement américain à la suite de : Th. Veblen, W. C. Mitchell, J. Commons...

(4) Terme sous lequel on peut regrouper les auteurs qui s'attachent à décrire le fonctionnement et l'évolution du système économique comme produit d'un agencement de « structures » techniques, démographiques, culturelles, sociales, politiques, etc. tels par exemple Colin Clark et J. Fourastié concernant la répartition de la population active par secteurs et l'effet du progrès technique ; V. Leontief pour l'étude des relations interindustrielles et F. Perroux dans l'analyse des effets de domination ; W. N. Rostow sur les étapes de la croissance... et, de façon générale, la plupart des théoriciens du développement et de l'anthropologie économique.

nomique », nous avons retenu un ordre de présentation à peu près chronologique, comme dans le précédent volume consacré aux doctrines. Le but est de dégager les enchaînements essentiels, sans prétendre retracer une véritable « Histoire des théories », pour aider simplement à mieux comprendre la formation de la Science économique contemporaine.

3. **Le découpage retenu.** — En considérant que, jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, les résultats sont encore trop limités et trop épars pour que l'on puisse véritablement parler d'une « théorie » économique, ce qui n'ignore pas les apports antérieurs, ceux des Mercantilistes en particulier, nous distinguerons successivement :

- une approche globale par le processus production-répartition-accumulation, développée à partir de 1750 et pendant plus d'un siècle ;
- une approche microéconomique par l'équilibre, qui caractérise le dernier quart du XIX^e siècle, et a été sans cesse perfectionnée depuis lors ;
- une approche macroéconomique par la dynamique du déséquilibre, en partie concomitante de la précédente, du début de notre siècle jusqu'au keynésianisme dominant du second après-guerre ;
- les analyses contemporaines enfin, marquées par un effort incessant de reformulation, d'élargissement, d'approfondissement, voire d'un certain « retour aux sources ».

CHAPITRE PREMIER

APPROCHES GLOBALES PAR LE PROCESSUS PRODUCTION- RÉPARTITION-ACCUMULATION

La tentative de décrire et d'expliquer le fonctionnement du système économique saisi comme une totalité a été amorcée, dès la fin du XVII^e siècle, par William Petty qui a voulu donner une représentation quantifiée de l'économie anglaise de l'époque et de ses composantes sectorielles dans sa *Political Arithmetic*, parue en 1680. C'est pourquoi, sans doute, K. Marx a-t-il choisi de le présenter comme le « père » de l'économie politique. J. Schumpeter, pour sa part, attribuait plutôt ce rôle à Richard Cantillon dont l'*Essai sur la nature du commerce en général* (publié à titre posthume, en 1755) est une étude encore plus systématique de l'activité économique, centrée autour du rôle des entrepreneurs et de la répartition de la richesse produite entre les différentes « classes » de la société, préfiguration du *Tableau* de Quesnay. Mais c'est à ce dernier que revient d'avoir regroupé la première école d'économistes à proprement parler — le qualificatif est d'ailleurs créé à leur sujet — constituée par les Physiocrates, dont l'approche par le circuit sera au départ d'un perfectionnement de plus d'un siècle, passant par les Classiques et Marx.

Ces premières visions d'ensemble témoignent d'une continuité certaine en s'ordonnant chacune en un processus circulaire que l'on peut ramener à trois phases principales d'analyse théorique : de la production, de la répartition, de l'accumulation.

I. — Le circuit des Physiocrates

La « secte des économistes », comme l'on disait alors à la Cour de Versailles, comptait, outre François Quesnay — médecin de la Pompadour —, ses disciples : Mirabeau (père), Dupont de Nemours, Mercier de La Rivière, l'abbé Baudeau, Le Trosne... auxquels on peut encore ajouter les noms de Gournay et Turgot, bien que ces derniers aient occupé une position à part, en référence à « l'Ecole ». De leurs nombreux écrits, on retient surtout aujourd'hui ceux de Quesnay lui-même : les articles « Fermiers », « Grains », « Hommes », « Impôts » destinés à l'*Encyclopédie* (1756-1757) et surtout le *Tableau économique* de 1758 et ses commentaires ultérieurs, ainsi que de Turgot les *Réflexions sur la formation et la distribution des richesses* de 1766.

La vision des Physiocrates est fondamentalement celle du circuit, c'est-à-dire de l'interdépendance profonde de toutes les parties du système économique, agencées selon un « ordre naturel » qu'il convient de révéler, afin de mieux s'y soumettre pour le plus grand profit de tous.

1. **La production.** — Elle est le fait exclusif de la classe des agriculteurs (les « fermiers »), appelée pour cette raison par Quesnay : *classe productive* dans une conception naturaliste et « physiocratique » (au propre sens étymologique du terme). En effet, si l'on assimile la valeur et donc les richesses à la seule production physique, « l'homme ne peut pas créer de richesses matérielles ». Seule la nature est créatrice, la terre multipliant le produit au-delà des « avances » qui lui sont consenties,

alors que les autres activités : commerce, artisanat, industrie... ne font que transformer les biens sans les multiplier ; c'est pourquoi Quesnay regroupe globalement ces dernières sous le vocable de *classe stérile*.

Cette conception apparaîtra bientôt comme exagérément réductrice et contribuera au déclin des idées physiocratiques. Mais il en reste un apport théorique essentiel : la notion de détour de production ou, autrement dit, la prise en compte du rôle du capital dans le processus productif. En effet, à côté des deux facteurs de production déjà considérés par Petty ou Cantillon : la terre et le travail humain, Quesnay introduit les avances qu'il distingue d'ailleurs avec précision entre : avances foncières qui ne se renouvellent pas, ou seulement après de longs intervalles ; avances primitives qu'il faut régulièrement renouveler ; avances annuelles afférentes à chaque campagne de production. Il introduit même les avances souveraines, telles les dépenses publiques en matière de voirie et de grands travaux, source « d'économies externes », comme l'on dirait aujourd'hui.

Ainsi, dans son *Tableau économique*, si Quesnay évalue à cinq milliards le produit brut annuel du secteur agricole, le produit net, correspondant au « don gratuit » de la Nature, n'est que de deux milliards car il faut retrancher trois milliards d'avances nécessaires : deux milliards de produits agricoles utilisés par les fermiers eux-mêmes ; un milliard sous la forme de produits manufacturés, échangés avec la classe stérile, pour renouveler les avances primitives.

2. La répartition. — Le produit net est remis dans sa totalité par les fermiers à la *classe des propriétaires*. Les Physiocrates, qui appartiennent

pour la plupart à cette classe, n'y voient bien entendu aucune spoliation, mais la soumission à un « droit naturel » : le droit de propriété, lui-même justifié par la reconnaissance du rôle essentiel joué par les propriétaires qui ont permis la mise en valeur des terres et permettront encore d'accroître la production par les nouvelles avances foncières qu'ils auront consenties.

Ce produit net — de deux milliards donc dans les estimations de Quesnay — ne sera pas conservé par eux mais redistribué, d'où le qualificatif de *classe distributive* qui leur est également appliqué. Un milliard est en effet redépensé dans l'agriculture pour l'achat de subsistances et un milliard auprès de la classe stérile en produits manufacturés. Cette dernière n'a donc plus pour boucler le circuit qu'à dépenser, à son tour, le milliard correspondant en achats de subsistances et de matières premières à l'agriculture, assurant ainsi l'équilibre arithmétique du *Tableau*, suivant le schéma en zigzag d'origine.

3. **L'accumulation.** — Le processus décrit ci-dessus se reproduit à l'identique tant que les avances consenties sont simplement maintenues à leur niveau antérieur. Pour que la production puisse s'accroître — « s'élargir » comme l'on dira plus tard —, il faut que les avances soient portées à un niveau plus élevé : soit de la part des producteurs (avances annuelles et avances primitives), d'où la préférence de Quesnay pour la grande culture en fermage par opposition aux petites exploitations en métayage ; soit de la part des propriétaires eux-mêmes (avances foncières), qui sont invités à opérer un « retour à la terre » ; soit même de la part du monarque (avances souveraines), qui doit encourager l'agriculture.

Le rôle de l'investissement (ou accumulation) apparaît donc comme essentiel, et c'est ce qui conduit Turgot à développer une théorie du taux d'intérêt de facture très moderne : le taux d'intérêt prix du capital, ou comme il l'écrit : « thermomètre de l'abondance ou de la rareté des capitaux chez une nation et de l'étendue des entreprises de toutes espèces auxquelles elle peut se livrer ».

Ce sont là des acquis théoriques définitifs qui assurent aux Physiocrates une place indiscutable dans l'histoire de l'analyse économique, beaucoup plus solide et durable que celle qu'ils avaient conquise, de manière aussi brillante qu'éphémère, avec leurs propositions doctrinales de l'époque : laisser-faire au nom de l'ordre naturel ; impôt unique sur la production agricole par souci de simplification fiscale ; laisser-passer et libre-échange pour permettre des prix plus rémunérateurs en faveur des agriculteurs (les prix français étaient alors sensiblement plus bas que ceux en vigueur dans les pays voisins) ; soutien préférentiel à l'agriculture au détriment du commerce, de l'artisanat et de l'industrie... autant de points de leur programme, en rupture avec la tradition mercantiliste des décennies passées, faisant d'eux les précurseurs d'un nouvel ordre : *l'ordre libéral*, qui allait trouver avec les Classiques ses exégètes et avec K. Marx son critique.

II. — La dynamique grandiose des Classiques

« Dynamique grandiose », tel apparaît bien être l'aboutissement du schéma explicatif des Classiques, suivant l'expression célèbre de J.-W. Baumol. Ces derniers partagent en effet, sur l'essentiel, une même interprétation du capitalisme libéral,

mais n'en constituent pas pour autant une « école » au propre sens du terme, en dépit du qualificatif commun que Karl Marx a trouvé commode de leur appliquer, globalement, pour démarquer sa propre démarche de la leur.

Ils ne pouvaient former une école, d'abord parce que leurs travaux se développant sur trois quarts de siècle, et donc plusieurs générations, n'auraient pu trouver l'unité que donne le regroupement autour d'un leader incontesté à la manière de Quesnay et des Physiocrates, ou plus tard de Marshall et de l'école de Cambridge. Ensuite, parce qu'aucun lieu significatif — telle une université — n'a contribué à réunir même ceux qui étaient contemporains, en dépit de quelques voyages et d'échanges de correspondance plus ou moins suivis. Enfin, parce que leurs analyses sont souvent divergentes : de la théorie de la valeur travail de Smith et Ricardo à celle de l'utilité de Say ou de S. Mill ; de la loi des débouchés de Say aux crises de sous-consommation de Malthus ; du processus d'expansion quasiment ininterrompu de Smith et de Say au blocage de la croissance chez Ricardo et S. Mill...

Il n'en reste pas moins une communauté réelle de pensée, plus doctrinale d'ailleurs (attachement à l'initiative privée et au libre-échange, donc au capitalisme libéral...) que théorique, car il y a plus que des nuances sur les différents concepts, même si la méthode d'ensemble demeure, héritée de la vision circulaire des Physiocrates. A cet égard, les œuvres les plus significatives sont les suivantes : *L'Essai sur la nature et les causes de la richesse des nations* d'Adam Smith, professeur à l'Université de Glasgow, puis administrateur des douanes, publié en 1776 ; *Le Traité d'économie politique* de Jean-Baptiste Say, industriel et universitaire français, dont la première édition paraît en 1803 ; *L'Essai sur le principe de population* (1798) et les *Principes d'économie politique* (1820) de Malthus, pasteur et professeur de son état ; *Les Principes de l'économie politique et de l'impôt* (1817) de Ricardo, banquier et logicien, à qui l'on doit le système d'exposition le plus rigoureux ; *Les Principes d'économie politique* de John Stuart Mill, employé de la Compagnie des Indes, qui ont constitué une synthèse de large diffusion à partir de 1848. A ces cinq grands noms on doit encore ajouter ceux de James Mill et J. R. Mac Culloch qui ont popularisé les idées ricardiennes, ainsi que celui de N. W. Senior souvent cité par J. S. Mill.